ISSN : 0035-1458

N°s 303-304 JUILLET-DÉCEMBRE 2012

REVUE
DE
LINGUISTIQUE ROMANE

PUBLIÉE PAR LA

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE ROMANE

Razze latine non esistono: ..... esiste *la latinità*

Tome 76

STRASBOURG
2012

EXTRAIT

Hommage en l'honneur de Max Pfister
Président d'honneur de la Société de Linguistique Romane

À l'occasion du 80e anniversaire de Max Pfister, Président d'honneur de la Société de Linguistique Romane, l'Université de Zurich a organisé un colloque sur l'Étymologie romane dont les actes paraîtront dans la BiLiRo. Nous avons réuni ici les allocutions prononcées en son honneur.

Allocution de David Trotter,
Vice-Président de la Société de Linguistique Romane

Cher Max, chère famille – cher clan, ou chère tribu – Pfister, chers amis et collègues :

En l'absence du Président de la Société de Linguistique Romane, Jean-Pierre Chambon, qui n'a pas pu être des nôtres, l'honneur me revient de transmettre à Max Pfister les meilleurs vœux de la Société à l'occasion de son anniversaire.

Max Pfister a été Président de la Société de Linguistique Romane de 1986 à 1989, ensuite membre d'honneur, puis, Président d'honneur. Mais il serait inutile de vous parler de ses qualités et de tout ce qu'il a fait en linguistique romane et pour la Société, parce que vous connaissez Max mieux que je ne le connais.

Wolfgang Raible, à la fin de sa présentation hier, nous a présenté ce qu'on dénomme en bon français un « slide », montrant ce qu'il appelait « Max Mastermind ». J'aimerais vous parler très brièvement de ce que j'appellerais pour ma part « Max Master*man* », et vous présenter un côté humain de Max Pfister. Quiconque a eu comme moi l'expérience de se retrouver dans son premier congrès de linguistique romane devant un auditoire qui comprenait entre autres Max Pfister – la personne qui dans mon cas était l'expert mondial de ce dont j'allais parler – aura remarqué une chose très frappante. Ce grand savant qui pourrait facilement être intimidant ne l'est pas : ce n'est pas son style. Il fait toujours de son mieux pour encourager et pour aider, et il le fait avec une modestie toute naturelle. J'ai refait la même expérience avec une doctorante au mois de juillet 2011, au moment d'un colloque. Cette jeune femme se faisait des soucis quand elle se rendait compte qu'elle aurait à parler devant le grand Max Pfister. Je l'ai rassurée en expliquant que non, Max Pfister serait très gentil, absolument pas intimidant, et qu'il serait sans doute très intéressé par son travail. J'avais raison. Il a beaucoup parlé avec ma doctorante, l'a encouragée, s'est penché avec elle sur son travail après sa communication.

Max Pfister, par sa façon d'agir dans les congrès de notre Société, par son humanité, a beaucoup contribué à la romanistique, en encourageant, et en soutenant les efforts des jeunes. Ce rôle n'a pas été pas moins important que sa position officielle dans la Société, et les fonctions qu'il a occupées de manière brillante.

Max, au nom de la Société de Linguistique, je te souhaite un joyeux anniversaire ; *ad multos annos* – et bonne continuation.

Allocution de Gerold Hilty, Président d'honneur de la Société de Linguistique Romane

Cher Max, chère famille Pfister,

Chers (chères) collègues et amis de Max Pfister,

Je suis heureux de pouvoir exprimer ici toute l'admiration et toute l'amitié que j'éprouve pour Max Pfister. Nous sommes amis depuis plus d'un demi-siècle. Après des rencontres superficielles nous nous sommes connus de près à partir de 1955, quand j'étais assistant au « Romanisches Seminar » de notre Université. De cette époque-là je me souviens d'une nuit inoubliable que nous avons passée ensemble. C'était la nuit du 29 au 30 juin 1956. Avec un groupe d'étudiants de notre séminaire nous sommes montés au point le plus haut du Canton de Zurich (1293 mètres), le Schnebelhorn. Arrivés au sommet à l'aube, nous avons pu admirer le lever du soleil.

Pendant mon assistanat Max rédigeait sa thèse et préparait les examens de doctorat. Après les avoir passés il devint professeur de français et d'italien à un lycée de Zurich. Mais il n'était pas un professeur de lycée ordinaire. Il préparait inlassablement une carrière scientifique, académique. Tous les lundis il allait à Bâle pour travailler au *Französisches Etymologisches Wörterbuch* sous la direction du grand maître Walther von Wartburg et à côté de ses obligations au lycée il élaborait sa thèse d'habilitation sur le lexique de Girart de Roussillon (*Lexikalische Untersuchungen zu Girart de Roussillon*) qui, publiée en 1970, est un livre de 867 pages. Pour le semestre d'été 1968 Max obtint la *venia legendi* et un an plus tard nous avons collaboré en dirigeant ensemble un séminaire – très fructueux – intitulé « Übungen zur Entstehung der altprovenzalischen Schriftsprache ».

Malheureusement, ce n'était pas seulement la première mais aussi la dernière collaboration académique, car peu de temps après Max partait pour Marbourg, où on lui avait offert une chaire de philologie romane. En Allemagne, Max a fait une brillante carrière, d'abord à Marbourg et ensuite à Sarrebruck et c'est aussi en Allemagne qu'il a pu planifier concrètement son *magnum opus*, le LEI, pour la réalisation duquel il a obtenu des sommes qu'aucune institution suisse n'aurait pu lui accorder.

Pendant tout ce temps nous sommes restés en contact. Nous nous sommes rencontrés régulièrement à des congrès, des colloques, dans des commissions scientifiques, à des fêtes d'anniversaire en Suisse, comme celle à l'occasion de mes propres 80 ans, il y a quelques années.

L'Université de Zurich est fière de son ancien élève, de son ancien privat-docent, dont les mérites scientifiques sont aujourd'hui connus dans toute l'Europe, pas seulement en Allemagne et en Suisse, mais aussi en France, où Max a été nommé Correspondant Étranger de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, et naturellement en Italie, où grâce au LEI il a reçu une demi-douzaine de doctorats *honoris causa*. Malgré toutes ces distinctions, malgré toute sa célébrité, Max Pfister est resté modeste, pour moi – et je pense pour vous tous – un ami loyal, très généreux et efficace. Je l'en remercie de tout cœur et je lui présente les meilleurs vœux pour sa santé et pour son travail.

Allocution de Francesco Sabatini, Président honoraire de l'Académie de la Crusca

Max Pfister e il LEI

Ho accettato con entusiasmo, ma imprudentemente, l'incarico di parlare più direttamente dell'uomo Max Pfister a conclusione di questo Colloquio, che pure ha avuto continuamente al centro la sua figura, osservata attraverso le discipline da lui coltivate, le sue posizioni scientifiche, le diverse facce della sua straordinaria opera. È per me certo un grande onore, ma anche una grande responsabilità parlare di lui, come persona e studioso di spiccata versatilità e ricco di umanità, a nome di tutti voi presenti, convenuti da tanti Paesi d'Europa, e anche di altri assenti, e manifestare anzitutto a lui i nostri sentimenti; per di più, in un giorno così particolare com'è quello del suo 80° compleanno; e qui, nella sua città natale, in presenza dei suoi familiari e di compagni della sua gioventù e dei suoi studi liceali e universitari; in questa Università che ha anche visto l'esordio della sua impresa che lo ha reso celebre in Europa e nel mondo.

Ho affrontato questo difficile compito concentrandomi più volte nel mio studio senza nulla scrivere, solo ripercorrendo col pensiero i molti anni di mia frequentazione personale con Max, almeno trenta anni, dalla pubblicazione del fascicolo 7 del LEI, che possiedo e che reca la sua affettuosa dedica manoscritta e la data del 12 settembre 1983. Una frequentazione da allora divenuta sempre più stretta. Ho richiamato alla mia mente le visite compiute nel suo laboratorio a Saarbrücken e alla sua casa di Einöd; e le 122 volte, fino ad oggi, che ho aperto con viva curiosità la busta che conteneva il nuovo fascicolo del LEI, sempre con dedica, per scorrere subito qualche voce più attesa, che avrebbe potuto svelare la soluzione di un irrisolto enigma etimologico: ad esempio, la recente voce *caseus*, per riflettere ancora, come Max ricorderà, sul mistero del nome del *caciocavallo*, nome bizzarro ma apparentemente ovvio, eppure alla fine rivelatosi niente affatto tale (LEI, fasc.108, coll. 1041-1076). Sappiamo bene che nel mondo dell'etimologia non esistono parole «grandi» e parole «piccole», perché il lavoro dell'etimologo punta sempre a ricostruire ponti tra lingue e culture di popoli in movimento, procedendo il più delle volte nel buio di secoli lontani, attraverso i cunicoli delle microstorie popolari e conducendoci fin nei circuiti delle reti neuronali di singoli individui (come è stato ribadito in questo incontro da alcuni interventi di eccezionale interesse). Dietro queste ricostruzioni dobbiamo immaginare la mente dell'etimologo tutta assorbita dal selezionare e ordinare centinaia di varianti di un nome e dall'indagare su come, dove e quando un oggetto, un tipo di erba, un animaletto o, come nel caso citato, un particolare tipo di formaggio abbiano preso quello strano nome. È l'impressione che si ricava davanti alle voci del LEI, nelle quali si parte da una articolatissima ripartizione delle forme, un vero sistema di dighe predisposte dall'ingegnere Max e dai suoi collaboratori per incanalare il fiume dei materiali raccolti, per giungere poi alle esemplari sintesi ricostruttive finali, tutte disegnate o almeno vagliate dall'unica mano maestra.

Ma non devo lasciarmi tentare dal desiderio di riesaminare principi e tecniche che hanno dato vita alle 22.782 colonne di testo già stampate del LEI e che sono stati inquadrati, riesaminati e ulteriormente sfruttati nelle relazioni svolte nei giorni appena trascorsi. In questo momento il nostro sguardo è rivolto all'uomo Max Pfister con i suoi

molti profili, lo studioso che adotta il più duro rigore metodologico, l'audace sfidatore della fortuna nel lavoro e nella vita, il gentiluomo di grande correttezza e dai modi fini e amabili. Difficile individuare il profilo preminente, il dato primario del suo carattere. Più volte Max ha ricordato il suo tirocinio sotto la guida del grande Wartburg, del quale non manca mai di rievocare la figura di «padrone» della squadra dei collaboratori, di inflessibile regolatore del lavoro, nel quale venivano coinvolte «anche moglie, figlia e magari suocera»; del Wartburg che, avendo ricevuto la proposta di dottorato *honoris causa* dell'Università di Oxford, «aveva chiesto al senato accademico di mandargli il rotolo del diploma per posta per non perdere tempo prezioso per il suo lavoro». Il nostro Max – lui ci consente di chiamarlo confidenzialmente così – ha assorbito senz'altro dal suo maestro abitudini del genere, che ama descrivere con i termini, spesso ribaditi, «uno slancio instancabile», «l'abnegazione totale», «la perseveranza inesorabile». Ma coniuga questi stessi tratti con altri addirittura contrastanti: è paziente nel dialogo con chi gli propone dubbi e problemi aperti; e partecipa molto volentieri a convegni e seminari un po' dappertutto, senza timore di «perder tempo», perché sa che l'esposizione del suo lavoro e la sua presenza generano consenso intorno alla sua opera, potenziano le forze dei collaboratori, attraggono nuovi giovani desiderosi di imparare dal suo magistero.

Ho parlato anche dell'audacia di Max. Il nostro non avrebbe potuto neppure avviare il suo progetto se non avesse messo sul piatto della bilancia, come controvalore pieno all'immensità del compito, la sua vita. A questo ho pensato quando ho dato a queste mie riflessioni come titolo il secco binomio *Max Pfister e il LEI*, l'uomo e la sua opera come l'altro sé. Lui stesso ha teorizzato più volte il principio del *Lebenswerk*, termine che non indica solo una durata temporale, ma l'idea che in un'opera si possa riversare il capitale di una vita. Un investimento che crediamo gli abbia reso molto, specialmente in fiducia nella sua salute e in sicurezza di esistenza. Non c'è forse episodio più pregnante, nella vicenda del LEI che si fonde con la vita di Max, del colloquio che egli dovette sostenere nel 1973, dopo l'insuccesso dell'anno precedente, quando i componenti della Commissione tedesca di esame del progetto (in gestazione da cinque anni) gli chiesero, in sintesi e a bruciapelo, quanti anni avesse pensato di vivere e se non avesse (cito parole di Max) «già perduto la corsa con la morte», visto che aveva ormai 41 anni, l'età in cui il suo maestro aveva già pubblicato l'intero primo volume del FEW e lui doveva ancora cominciare. Nella sua risposta Pfister parlò anzitutto del suo vantaggio, rispetto all'antecessore, di poter lavorare con fotocopie (la novità di quei tempi predigitali!) e poi mise sul piatto, sono sempre sue parole, l'intera sua vita, garantendo che avrebbe curato bene la propria salute e avrebbe preparato ottimi collaboratori e cercato a suo tempo un degno successore. Il tutto per assicurare non solo il procedere senza soste dell'opera, ma la sua costante alta qualità.

Ebbe partita vinta. Uscito vincitore da quell'esame, da quel momento lo svizzero professor Pfister ha regolato soprattutto gli orologi di casa, ai quali si attengono scrupolosamente i familiari e anche i collaboratori che vanno a lavorare per alcune settimane come suoi ospiti.

Una schiera ormai numerosa, quella dei collaboratori; meglio, una vera scuola, di scienza e di etica del lavoro, che lega Saarbrücken anche a molte città d'Italia, da Torino a Lecce, da Trieste e Padova a Firenze, Napoli e Palermo, e ha creato vincoli di amicizia tra più di venti studiosi, che sono oggi quasi tutti qui raccolti e mi farebbe piacere nominare uno per uno. Mi perdonerete se non li evoco per nome, facendo eccezione per

uno, Alberto Zamboni, che attivissimo fin dall'esordio dell'opera e che davvero non è più tra noi.

È giunto anche il momento di parlare del capolavoro nel capolavoro: cioè di rievocare la decisione presa nettamente da Max Pfister nel lontano 1973, e fatta accettare dalla riluttante Deutsche Forschungsgemeinschaft, primo degli enti finanziatori, e dalla Commissione scientifica che avrebbe dato il parere per il varo dell'opera, di redigerla in lingua italiana. Vi fu uno scontro, su questo punto, con varie personalità eminenti, tra cui Gerhard Rohlfs, ma Pfister raggiunse il suo scopo. È un argomento che merita attenzione.

Nel difendere la sua scelta sulla metalingua, l'ideatore del LEI, come più volte ci ha spiegato, poteva far valere ragioni scientifiche e pratiche, ma aggiungiamo noi anche una più alta visione di politica culturale europea.

Ragioni scientifiche. Perché la quantità di lingua-oggetto da mettere su ogni pagina – voci di italiano antico e moderno, scritto e parlato, e dei più svariati dialetti italiani – appariva di tale entità, che parafrasarla e commentarla in metalingua tedesca avrebbe rappresentato un lavoro improbo e rischioso. Le espressioni della vita vissuta dagli Italiani, ancor più se declinate nei nostri molteplici dialetti, dove spesso si determinano anche i più strani corti circuiti psicolinguistici, si spiegano meglio attraverso la lingua coestensiva e consonante con quei contenuti.

Ragioni pratiche. Perché Max avvertiva il bisogno, ma anche nutriva il desiderio, di coinvolgere un'ampia schiera di collaboratori italiani, affinché l'opera mettesse salde radici anche nella comunità scientifica e più ampiamente culturale italiana, nel cui seno soprattutto avrebbe potuto avere vita piena e costante nel futuro.

Ragioni nascenti da una visione storico-culturale riguardante l'insieme delle culture europee. Max Pfister proviene da un Paese che ha le sue fondamenta nella molteplicità di lingue, da questa nazione elvetica che è nutrita e si nutre tuttora di quattro culture e lingue, tra cui la cultura e la lingua italiana. Pur operando e vivendo in pieno ambiente tedesco e appoggiandosi alle risorse e alle strutture della comunità scientifica e universitaria tedesca, l'ideatore del LEI ha voluto essere in quell'ambiente l'assertore più convinto del valore di un'altra lingua di grande tradizione culturale europea.

Va ulteriormente specificato il significato del dono che Max e tutta la sua squadra hanno fatto alla lingua e alla società italiana. Via via che questo grandioso *Lessico etimologico* della nostra lingua prende forma e se ne analizzano i risultati, se ne mettono alla prova i metodi e se ne traggono addirittura insegnamenti e spunti per nuovi principi teorici, come sta accadendo in questo Colloquio fecondissimo di risultati, ci si rende conto che ci troviamo di fronte a una monumentale opera scientifica in lingua italiana. Linguisti di tutto il mondo dovranno attingere il frutto di tanto sapere scientifico in un'opera scritta interamente in italiano e che nessuno pensa che potrà mai essere strappata dal grembo di questa lingua.

Grazie a te Max, e a te Wolfgang Schweickard, da anni ormai degnissimo coautore del LEI, e a tutti voi che li affiancate, grazie da parte di noi Italiani. Che forse, però, potremmo non essere meritevoli di questo dono: per due motivi, distinti ma collegati, ai quali devo pur accennare.

Il primo motivo è molto concreto. Com'è noto, l'impresa del LEI è sostenuta finanziariamente per la massima parte da istituzioni tedesche, mentre da parte italiana sono

giunti ben pochi aiuti: interventi di qualche Università, di qualche Regione e di singoli istituti bancari, sollecitati da noi studiosi, quasi sempre a vantaggio di giovani borsisti italiani partecipanti all'opera; un atto spontaneo, nell'anno 2001, del Presidente della Repubblica Italiana Carlo Azeglio Ciampi; rari sussidi, in tanti anni, dal nostro ministero dei Beni Culturali.

L'assenza di un sostegno ordinario dello Stato italiano è il dato più spiacevole. Ma purtroppo è questa una faccia della sostanziale indifferenza del quadro politico italiano nei confronti della lingua nazionale. Nessuno di noi auspica un ritorno al nazionalismo linguistico di marca fascista e nemmeno un dirigismo linguistico governativo. Ma non c'è nel nostro Paese – e ne parlo perché ce lo segnalate proprio voi, amici di altri Paesi, che condannate il nostro lassismo – un'adeguata attenzione governativa per i complessi problemi connessi al buon funzionamento della lingua nazionale, al rafforzamento del suo insegnamento nella scuola, alla difesa della sua presenza nelle sedi internazionali (specialmente nell'Unione europea).

Sono questi i motivi per i quali potremmo non meritarci il grandissimo dono del LEI. Ma questa volta, come altre nella tormentatissima storia del nostro Paese, ci ha aiutato la dea Fortuna, venutaci incontro più di 40 anni fa nella persona dell'avventuroso Max Pfister, davvero per noi *maximus pistor*.

Gli studiosi italiani della generazione coeva alla sua, come me e pochi altri che rivedo oggi qui con gioia, e tanti più giovani di noi, presenti e assenti, hanno avuto il privilegio di vedere sorgere e avanzare decisamente questa splendida costruzione. Ne seguiremo tutti con estremo interesse l'ulteriore cammino, solidali con il suo fondatore in quel patto di essere insieme in questo cantiere non solo al prossimo compleanno decennale, ma anche nel programmato *annus mirabilis* 2032.

I traguardi ormai abbastanza avanzati raggiunti dall'opera permettono anche alla mente razionale, e non solo alla fantasia, di intravedere la meta finale. Sono certo che Max ogni tanto vede davanti a sé l'opera conclusa. Perché tale non può non averla nella sua mente. Un'opera lessicografica fondata in una così ampia e robusta visione storica della nostra lingua, pilastro dell'eredità latina e cerniera tra le altre lingue d'Europa e del Mediterraneo, non può non vivere che come una totalità per il suo ideatore. È lineare nel suo farsi, ma è sferica nella sua anima ed essenza. A Max auguriamo dunque di veder correre davanti a sé sempre più veloci le colonne dei prossimi fascicoli e volumi, di saltare quanto prima in groppa alle lettere centrali della serie alfabetica e di cominciare a veder mandare segnali luminosi, sia pure tra una leggera nebbia, qualcuna delle più consistenti lettere finali.

Ma intanto oggi, a te circondato da tante energie intellettuali accese dal tuo magistero, da tanta stima e ammirazione del mondo scientifico, da tanta gratitudine di seguaci e allievi, da tanto affetto dei tuoi più cari compagni di vita, vogliamo dare, insieme con gli auguri per il futuro, anche una certezza nel presente: con quanto già esiste dell'opera hai la certezza di aver conseguito, sui tuoi titubanti giudici di quaranta anni fa, la presagita vittoria[1].

---

[1] Per alcuni particolari biografici, con citazioni testuali ho attinto al discorso di Max Pfister per il "Premio Galilei" conferitogli a Pisa nell'ottobre 1993: ‹ http://www3.humnet.unipi.it/galileo/Fondazione/Vincitori%20Premio%20Galilei/Max_Pfister.htm ›.

Allocution de Wolfgang Schweickard, Conseiller de la Société de Linguistique Romane

Egregi signori, cari colleghi e amici, caro Max,

è un compito difficile aggiungere qualcosa di significativo agli elogi dei meriti di Max Pfister che si sono fatti in passato, e anche oggi con gli splendidi discorsi che abbiamo sentito. Mi limito quindi a qualche osservazione sulla sua opera e sulla sua vita dal punto di vista degli allievi.

Come tutti sapete, Max Pfister è dottore honoris causa delle università di Bari, Lecce, Torino, Roma e Palermo. È stato presidente della Société de linguistique romane, ha curato la Zeitschrift für romanische Philologie, è Cavaliere della croce dell'ordine al merito della Repubblica Italiana, ha vinto il premio Galileo Galilei, ha ricevuto la cittadinanza onoraria del Comune di Bari, ed è membro dell'Accademia nazionale dei Lincei, dell'Accademia della Crusca e delle Accademie di Magonza e di Heidelberg.

L'epicentro delle sue attività è indiscutibilmente il monumentale *Lessico Etimologico Italiano*. Fino ad oggi sono stati pubblicati 12 grossi volumi che trattano gli etimi latini dalla *A* alla *C*. Si avvicinano alla conclusione inoltre il primo volume dei *Germanismi* di Elda Morlicchio e Sergio Lubello e il primo volume della *D* che viene curato da Marcello Aprile. Disponiamo inoltre dei primi due fascicoli della *E*, a cura di Giorgio Marrapodi.

Il LEI non è soltanto un ottimo dizionario etimologico, ma anche il modello esemplare di una proficua collaborazione a livello internazionale. Nel corso di più di quattro decenni Max Pfister ha tessuto una fitta rete di contatti con colleghi di tutta l'Europa e soprattutto italiani. Nel cantiere del LEI a Saarbrücken sono state iniziate all'etimologia romanza generazioni di giovani italianisti, parecchi dei quali sono in seguito diventati professori ordinari.

Da parte sua, Max Pfister ha sempre potuto contare sulla benevolenza e sul sostegno di molti colleghi e amici. Voglio ricordare in questo particolare momento celebrativo solo l'iniziativa di Pietro Beltrami, Massimo Fanfani, Francesco Sabatini, Luca Serianni e Alberto Varvaro presso il Ministero per i Beni Culturali per chiedere un sostegno finanziario. Un caro ricordo merita anche il generoso gesto di Giovanni Ruffino, che – in occasione della pubblicazione del 100° fascicolo – ha dato al LEI la possibilità di presentarsi nel quadro del grande convegno dell'ASLI a Palermo.

L'opera scientifica di Max Pfister non si limita però al pur eccezionale *Lessico etimologico italiano*. Il suo curriculum comprende inoltre otto monografie, più di 200 articoli e più di 300 recensioni. Nella vasta gamma dei suoi scritti si possono distinguere quattro categorie principali di temi: (1) i problemi centrali della storia linguistica (come la formazione degli antichi volgari romanzi), (2) lo studio filologico e linguistico dei testi antichi, (3) il contatto linguistico (e soprattutto quello tra le lingue germaniche e le lingue romanze) e (4) la toponomastica storica.

La sua attenzione si è rivolta in particolare all'italiano, all'occitanico, al francese e al ladino. Le costanti metodologiche più evidenti sono l'interesse alla dimensione diacronica e l'onnipresente prospettiva comparata. Spiccano inoltre le sue lucide analisi

geolinguistiche e il ruolo centrale che egli ha attribuito all'interdipendenza fra storia lessicale e storia culturale. Le sue riflessioni sono sempre estremamente chiare e non si smarriscono mai in divagazioni superflue. Non presentano le sue opere né interpretazioni anacronistiche, né prese di posizione ostinate, né polemiche inutili.

Altro elemento costitutivo dell'ethos scientifico di Max Pfister è il suo profondo rispetto delle tradizioni. In quanto allievo di Walther von Wartburg è radicato nella prestigiosa tradizione della romanistica svizzera. Non ha mai perso di vista le ricerche dei suoi predecessori, cercando allo stesso tempo infaticabilmente di promuovere il progresso degli studi linguistici ed etimologici per creare una base stabile e solida anche per le generazioni future.

Il fascino della persona di Max Pfister si esprime nel suo straordinario entusiasmo per la filologia romanza, nella gioia che prova quando è riuscito a scoprire un altro dettaglio affascinante della storia lessicale, e nei suoi continui sforzi di portare con sé nel suo cammino anche le giovani generazioni.

Grazie alla sua ineccepibile disciplina e grazie al fermo sostegno di sua moglie e della sua famiglia è riuscito a realizzare un programma di lavoro gigantesco. La sua energia inaudita lascia senza fiato anche i più giovani. La sua umanità, la sua generosità e la sua lealtà sono senza pari. Pieno di grinta nel suo lavoro scientifico, segue allo stesso tempo con profonda empatia le vicende personali degli amici e dei collaboratori.

Carissimo Max, come già negli anni 1992, 1997 e 2002, si sono riuniti alcuni dei tuoi allievi e colleghi per preparare una miscellanea che fornisce riflessioni critiche, spunti, proposte operative e suggerimenti. È piuttosto piccola, e strettamente circoscritta al tema del LEI. Sergio Lubello e io te la consegniamo a nome di tutti i collaboratori e amici, ringraziandoti di cuore di tutto ciò che hai fatto per noi.